

X

LE RÊVE EST UNE ÉCRITURE

*Lentes, ô combien lentes et sombres et solitaires
ces années de nécessaire et difficile maturation.*

Charles Juliet, *Fin des années lentes*

Qu'est-ce qu'une fin pour l'âme inconsciente ?

Le moi peut situer dans le temps l'arrêt d'une activité, la rupture d'une relation, en faire de l'histoire. Quelque chose d'important s'est achevé, a pris fin en un point précis de la ligne du temps. Le moi, fort de cette assurance, peut chercher à investir alors d'autres objets, à nouer de nouvelles relations. L'âme, pour autant, demeure insatisfaite. Il semble que pour elle, rien ne soit encore vraiment résolu. Ce qui paraît, parfois au travers des larmes, assez clair et quasi définitif à un esprit éveillé – « C'est une page qu'il faut tourner »... « J'en ai fait mon deuil... » – est repris, en effet, la nuit dans les rêves. Les faits, avec leur charge affective, sont remis en scène, redessinés, réexplorés d'une façon tâtonnante et têtue. Le rêve ressasse la rupture, répète indéfiniment les conditions du changement ; il régresse... Tout se passe comme s'il y avait, du point de vue de l'âme, un reste, un résidu, un certain inachèvement des choses vécues. Une énergie subsiste, que la nuit

révèle, et qui ne peut être aussi rapidement détournée de son cours. Elle irradie encore l'événement ou l'être avec lequel les liens ont été coupés.

La compensation du rêve nous pousse, comme le ferait un rituel de passage – qui, justement, manque ici – à canaliser cette énergie psychique, à l'orienter vers son propre épuisement, en tenant compte des *lenteurs* de l'âme. Au temps linéaire du moi conscient, l'âme inconsciente oppose, en effet, son propre temps, son propre rythme qu'on pourrait dire musical ou cosmique, car il est essentiellement répétitif et animé de variations infiniment lentes.

Si cette lenteur peut avoir sa propre fin, elle n'est pas synchrone avec la fin consciente, décidée ou subie par le moi, souvent abrupte, prenant la forme d'un saut ou d'un arrachement.

L'âme rumine. Elle cherche à comprendre autrement, à comprendre davantage, à aller jusqu'au bout d'une expérience, à l'épuiser en la saturant de sens. Pour l'âme, le temps vécu est souvent perdu et doit faire l'objet d'une recherche.

L'interprétation, même opportune, venant en son juste temps, ne suffit pas toujours à clore une telle série de rêves qui insistent, réitèrent, vont leur chemin... Certains patients en analyse sont déçus de cette persistance incongrue qui leur semble anachronique « Je croyais, disent-ils, ne plus en être là ! »

D'habitude, en effet, la prise de conscience, libératrice d'énergie, métamorphose le rêve en des rêves nouveaux ouvrant sur d'autres perspectives. Ces rêves-ci, obstinés, indifférents à l'analyse, continuent, en-dehors des règles, à ressasser ruptures, arrêts, abandons, comme s'ils avaient une autre visée, une autre orientation.

Ils s'apparentent, en fait, à une écriture, ou plutôt, dans un premier temps, à un texte qui chercherait en vain à s'écrire, qui tâtonnerait longtemps sa maturation.

Pour comprendre les choses jusqu'à leur fin, pour arriver à

l'exigence d'une pensée personnelle qui ne soit pas seulement celle du moi, mais celle plus vaste et plus rigoureuse du soi, le *dire* ne suffit pas. Ces rêves, comme l'écriture, nous engagent, par leur dramatisation, leurs répétitions, leur remise en jeu des faits à travers un double, à une réflexion particulière sur les événements passés et, vis-à-vis d'eux, à un détachement auquel la parole liante, qui n'a de sens que dans sa relation concrète à l'autre, ne peut atteindre. Cette réflexion, qui libère enfin l'esprit rendu à son autonomie créative, implique, en effet, une coupure d'avec l'objet, une bonne distance prise d'avec la Mère qui, à chaque rupture, tente de nous ressaisir. Le détachement de l'objet n'exclut pas cependant la présence du passé que le rêve restitue, le plus souvent, dans toute sa force affective. La réflexion, qui conjoint pensée et sentiment, est d'autant plus efficace qu'elle prend pour objet un passé vivant. L'écriture du rêve s'élabore aux antipodes de l'oubli, du refoulement ou du déni.

Moment de forte introversion, expérience de solitude, une telle réflexion ne peut se vivre réellement, être portée jusqu'à son terme, que dans le retrait des projections – ce voile inconsciemment tissé qui nous donne l'illusion d'exister. Lorsqu'elle apparaît dans le cours d'une analyse, marquant une étape importante du processus d'individuation, elle constitue, chez le sujet, un espace psychique qui manquait jusqu'alors, un espace interne intime, vécu dans l'abandon de toute participation mystique aux choses ou aux êtres, où le passé se déliant enfin peut commencer à s'écrire. Ce temps second de la réflexion, qui fait taire les bruits et les bavardages, apaise les agitations, confronte l'être-seul au silence. Un silence créateur (quand il n'est plus trop angoissant), d'où émerge, selon l'expression si juste de Mallarmé, par la répétition même, une « conscience de l'écho ». ⁽¹⁾

1. S. Mallarmé, « Crayonné au théâtre », *Œuvres complètes*, p. 330. « ... ce besoin souvent de proférer deux fois les choses, pour une certitude qu'elles l'aient été et leur assurer, à défaut de tout, la conscience de l'écho ».

L'écriture – ce vers quoi ces rêves nous entraînent – est la seule fin qui ne laisse rien en suspens. Elle le doit sans doute au travail laborieux qu'elle nécessite, qui la situe à l'extrême opposé des faux-fuyants du discours, mais aussi à la conjonction qu'elle opère entre musique et verbe ⁽²⁾, qui fait d'elle une expression privilégiée du soi.

Sa qualité première ne réside pas dans sa capacité à fixer le passé, mais bien dans la lente mise en forme de cet écho rigoureux qu'elle fait résonner en nous, au plus intime de notre solitude. Echo que le rêve balbutiait, qui manquait à l'événement passé pour qu'il soit réellement accompli et que nous puissions, quelle que soit l'amertume traversée, nous réconcilier avec lui.

2. *Ibid.*, « La Musique et les Lettres sont la face alternative ici élargie vers l'obscur ; scintillante là, avec certitude, d'un phénomène, le seul, je l'appelai l'Idée », p. 649.